La mesure de la psychose
Note sur ladite schizophrénie

Sur la question de la causalité et du maintien de la notion de paranoïa, une divergence irréductible a opposé d'emblée à Freud les deux psychiatres zurichois, Bleuler et Jung, qui entendaient cependant appliquer les découvertes de la psychanalyse à la psychiatrie. La critique de la causalité libidinale des névroses et des psychoses, et l'inflation de la nouvelle entité nosographique destinée à remplacer la « démence précoce », la schizophrénie, procédaient du même refus, celui de la nouveauté théorique introduite par la psychanalyse. Bleuler et Jung étaient intéressés par le déchiffrage des phénomènes cliniques à l'aide des mécanismes isolés par Freud dans l'analyse des rêves, mais exclusivement dans la perspective de ramener toute la symptomatologie des psychoses à un trouble fondamental d'ordre essentiellement intellectuel [1], le trouble de l'association des idées. Il était inconcevable que l'homme puisse être « schizé », divisé du fait de sa condition même, à cause de la libido spécifique qui l'anime, comme cela avait été mis en évidence pour les névroses. Les « mécanismes freudiens » étaient invoqués uniquement pour illustrer une déstructuration du pouvoir de synthèse du moi et de la conscience [2], qui ne pouvait avoir qu'une cause de nature organique ou toxique.

1. J.-A. Miller, « Paranoïa et schizophrénie », *Quarto*, 10, 1982.
2. La notion de dissociation était déjà présente dans la psychiatrie pour désigner la caractéristique essentielle de plusieurs entités nosographiques, depuis la paralysie générale et la confusion mentale jusqu'aux « troubles de la personnalité dans les états d'asthénie psychique », cf. A. Botero, « Une histoire de la dissociation schizophrénique », *L'évolution psychiatrique*, 1, 2001, p. 43-60.

Les deux versants de la psychose

Une conséquence majeure de cette promotion du « groupe des schizophrénies », comme Bleuler lui-même le souligne [3], a été de réduire la paranoïa à l'une des formes légères du même processus fondamental de dissociation. Le refus de la causalité freudienne de la psychose ne pouvait qu'entraîner cette éclipse de la paranoïa, car la paranoïa oblige à constater que l'absence de déficits du « fonctionnement mental », c'est-à-dire de troubles du raisonnement, de l'attention, de la mémoire, de la capacité d'exécuter des tâches, etc., n'empêche pas un homme ou une femme d'être fous. Les différentes formes de la paranoïa imposent plus nettement l'hypothèse que, d'une manière ou d'une autre, c'est quelque chose de l'ordre d'une modification ou d'un destin de la libido, de l'investissement ou du transfert qui y est en cause. Dans le style de vie d'un sujet qui mène, par exemple, un combat juridique à outrance contre les membres de sa famille, passe sa vie à se protéger des manigances de ses voisins ou ne cède pas sur la certitude d'un amour, sans que ses capacités professionnelles ou sa perception en soient le moins du monde perturbées, il s'agit visiblement d'autre chose que d'une démence.

C'est pourquoi Freud tient non seulement à maintenir séparée la paranoïa de la schizophrénie, mais aussi à en faire la forme type de la psychose, s'il s'agit de distinguer celle-ci des autres troubles de l'esprit d'origine infectieuse ou toxique. Tandis qu'avec sa nouvelle entité, qui pourtant représente une première application des idées freudiennes à la psychiatrie, Bleuler accentue de nouveau l'idée de la nature pour ainsi dire « mentale » de la maladie, qui confirme la collocation des psychoses dans le champ des pathologies d'origine organique, à l'instar de la maladie d'Alzheimer ou du syndrome de Korsakoff. Si bien que la notion de schizophrénie a fini par s'imposer de nos jours comme recouvrant tout le champ de la psychose, à l'exception des troubles

3. Voir par exemple, E. Bleuler, H. Claude, *La schizophrénie en débat*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 13.

bipolaires, et comme synonyme d'étiologie d'ordre « probablement » génétique [4].

Penser la schizophrénie aujourd'hui implique donc de revenir sur l'origine de cette notion, au niveau du débat clinique engagé par Freud avec les deux psychiatres zurichois. Freud a toujours marqué sa préférence pour la paranoïa comme paradigme de la psychose. Elle permet mieux que la schizophrénie de ne pas assimiler la folie humaine à une démence. Ses différentes formes s'articulent comme autant de manières de contredire une formule libidinale de base (« Moi [un homme], je l'aime [lui, un homme] ») et situent ainsi la psychose sur le même versant que ces autres pathologies de la condition humaine que sont les névroses. Même si la conception freudienne de la paranoïa comme défense contre l'homosexualité est par la suite critiquée par Lacan, elle pose nettement la question d'une autre causalité que la causalité qui est en jeu dans les perturbations mentales d'origine organique.

Lacan souligne d'emblée dans son séminaire sur *Les psychoses* que, pour Freud, le champ des psychoses se divise en deux : la paranoïa et le reste, et que la paranoïa en est l'objet d'intérêt essentiel [5]. Pour Lacan aussi, le privilège de la paranoïa correspond à la considération de la folie comme constituant une caractéristique, non pas de quelques individus, mais de l'humanité comme telle, au point d'avoir lui-même commencé son travail clinique en repensant le moi et la dimension imaginaire à partir de la paranoïa et, inversement, la paranoïa, dans une reprise du narcissisme freudien, à partir du rapport en miroir à autrui. Mais plus tard, dans son enseignement, lorsque la question du nouage des trois registres, réel, symbolique et imaginaire, sans référence à la notion de l'Autre, viendra à l'avant-plan, ce sera plutôt à la schizophrénie qu'il sera fait allusion.

4. Sur le degré de cette probabilité, on pourra lire avec intérêt la communication de C. Ross, dans M. De Clercq, J. Peuskens, *Les troubles schizophréniques*, De Boeck et Larcier, Bruxelles, 2000, p. 477-490.

5. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 12.

L'opération de rectification de la clinique bleulerienne consiste donc d'abord à rétablir, à côté du pôle schizophrénique, le pôle paranoïaque de la psychose. Cela permet d'éviter le glissement de la psychose vers le régime des démences et autres « troubles cognitifs », ce que sa réduction à la seule schizophrénie tend à suggérer, et sauvegarde ainsi son appartenance au champ des maladies de la libido. La clinique de la schizophrénie va alors pouvoir être construite non comme un catalogue de la quasi-totalité des déficits concevables du fonctionnement mental supposé normal, mais en relation de contraste avec les caractéristiques de la paranoïa, comme équivalent, au niveau du corps et de la langue, de ce qui se passe au niveau du rapport à l'Autre et du sens dans la paranoïa.

Toutefois, dans un deuxième temps, il s'agit de faire le chemin inverse, en reconsidérant la psychose à partir de son versant schizophrénique. Au regard des positions subjectives définies comme autant de modalités de défense contre le réel de la jouissance, la schizophrénie peut, en effet, être considérée comme la modalité paradigmatique de la psychose, pour autant que l'absence de défense par rapport au réel n'est même pas recouverte par l'imaginaire et les idéaux qui sont opérants sur le versant paranoïaque. Elle témoigne de la spécificité du réel qu'affronte le *parlêtre*, dévoilant de ce fait même, la nature de semblant de tout ce qui tient lieu d'un Autre qui n'existe pas. Abordée sous l'angle du réel, la schizophrénie peut être considérée, selon une formulation de J.-A. Miller, comme « la mesure de la psychose [6] ».

La psychose, quand l'Autre n'existe pas

Dans son aspect paranoïaque, la psychose apparaît le destin d'une libido qui, bien que non évidée ou non « métaphorisée », parvient cependant à se projeter dans la dimension de l'Autre, ce que Lacan formule dans ces termes : « La paranoïa identifie la jouissance dans le lieu de l'Autre comme

6. J.-A. Miller, « Clinique ironique », *La cause freudienne*, 23, 1993, p. 9.

tel[7]. » De là vient que l'Autre se trouve en priorité, et de différentes manières, intéressé par le sujet, par exemple sous la forme du voisin qui fait de la magie à son intention, des passagers d'un tram qui le regardent, des chansons à la radio qui font allusion à sa vie ou du médecin qui est amoureux de lui : autant de façons d'être au centre de l'humanité, au centre de ce qui se passe – sous un mode persécutif ou mégalomaniaque – qui témoignent du statut d'objet de l'Autre, de jouissance de l'Autre, que l'être du sujet réalise. Il est important ici de ne pas oublier que l'Autre ne désigne pas seulement les autres, quelqu'un d'autre, mais aussi une dimension. Ainsi, Autre est autant sa propre image ou sa propre définition sociale, qui sont « autres » par rapport au « même » d'une jouissance qui resterait purement et simplement enfoncée dans l'auto-érotisme, que le langage ou les institutions. La dimension de l'Autre est celle où la jouissance s'« extériorise » en quelque sorte, c'est-à-dire s'annule et se convertit à la fois dans les divers registres du semblant, depuis le rapport à autrui jusqu'aux diverses formes de participation à la vie sociale, profession, loisirs, culture, en passant par l'habillement, l'estime, les objets qu'on possède, etc. Or, sur le versant paranoïaque de la psychose, la jouissance, bien que non négativée, se manifeste dans une certaine altérité, qui donne sa prégnance à la dimension du narcissisme et de l'identification. Le moi du sujet est soutenu par une identification centrale, prélevée sur le lieu de l'Autre.

Ce que la psychose dévoile, par contre, sur son autre versant, c'est l'absence de fondement et de consistance de la dimension de l'Autre. Sur le versant schizophrénique, tout se passe comme si cette dimension n'était plus opérante, ou comme si son inexistence était mise à nu. L'Autre y est une dimension aussi vide de valeur et d'actualité qu'un jeu qui ne serait plus joué par personne ou dont plus personne ne connaîtrait le principe. Ainsi, à l'opposé de ce qui se passe sur le versant paranoïaque, l'arbitraire, l'injustice, la tromperie ont ici moins d'impact ou pas d'impact du tout sur le sujet,

7. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 215.

dans la mesure même où ce qu'on pourrait appeler le jeu de l'Autre et ses règles, est rencontré dans sa fondamentale inconsistance, tel un artifice vide, sans objet. De ce jeu de l'Autre que sont à la fois le langage et toute la structure de l'expérience humaine en tant qu'elle est façonnée et tressée de réalités qui n'ont d'existence que de langage, les études, un métier, le mariage, l'argent, les emprunts, les contrats, les assurances, les loisirs, les journaux, les musées, les sports, la mode, de tout ce jeu, de tout ce qui constitue cette dimension Autre, le sujet en expérimente, si on peut dire, la fondamentale inexistence, l'absence d'enjeu ou de raison. Le transfert de jouissance vers cette dimension des semblants, transfert qui fait qu'on y croit un peu, n'a pas lieu. La réalité et la vie se présentent au sujet, qui pourtant peut y être inscrit ou y faire les mêmes choses que tout le monde, sans leurres et sans illusions, certes, mais aussi sans but et sans intérêt.

Ainsi, un homme de 35 ans peut déclarer un jour, au cours d'une des nombreuses hospitalisations qui ont émaillé sa vie d'errance, après la fin de ses études universitaires, que cela fait vingt ans qu'il se lève tous les matins en ne sachant pas quel sens donner à sa vie. « Ce qui me manque, dit-il, c'est une orientation. Au fond, je ne sais pas quoi faire ni pourquoi. Je suis vierge de référence. » Il se souvient qu'à l'âge de 16, 17 ans, après une discussion avec sa mère et sa sœur, il avait décidé de ne pas vivre ou alors de vivre couché. Actuellement sa perspective se résume à la devise : « Que tout soit possible, que rien n'ait jamais lieu. » Pour Pascal, par contre, c'est « le temps qui ne passe pas ». Comment, dès lors, le faire passer, comment le faire avancer, puisque « rien n'accroche », rien ne pousse à faire quoi que ce soit ? Se dévoile ici le radical déracinement de la condition humaine par rapport aux besoins élémentaires, aux réponses adaptées, aux comportements innés qui caractérisent l'expérience naturelle, sans qu'à leur place un discours, au sens où le définit Lacan, ne vienne tenir lieu d'orientation et de motivation.

Au regard de l'Autre qui n'existe pas, l'agencement de places et de termes symboliques qui constituent un type de lien

social, appelé « discours », n'est qu'une fiction d'Autre : il paraît être l'Autre, mais il n'en est qu'un semblant, comme il se voit au caractère historique et multiple des discours. Cependant, dans la mesure où un discours est aussi une façon de « faire avec » la jouissance, il détient une certaine consistance, il peut tenir lieu de l'Autre. Mais il faut, pour ce faire, que de la jouissance y soit transposée, il faut que les choses humaines, le jeu social, les relations recèlent un quelque chose qui ait effet de désir. Les discours ne remplacent le savoir instinctif, aboli dans la condition humaine, que si une jouissance y est « traitée ». Si une jouissance n'y est pas liée, soit au signifiant-maître, soit au savoir, soit même au manque, ils n'ont aucune prise sur le *parlêtre*. Au fond, la modalité schizophrénique de la psychose dévoile le caractère foncièrement « facultatif » de la réalité, c'est-à-dire dépendant d'une croyance, d'un investissement, d'un transfert libidinal. Cette réalité ne tient que si on y croit, que si quelque chose du jouir de la vie est transféré aux fictions et aux artifices qui la composent, que si elle enserre quelque chose de la jouissance perdue.

Or, cette remise de la jouissance aux semblants de l'Autre ne se produit pas dans l'expérience schizophrénique de la réalité. Les discours s'y configurent donc comme des fictions creuses, sans fondement, sans consistance, du bla-bla : ils ne mordent sur rien. Le sujet a beau continuer à acheter un journal, il ne le lit pas, alors que son achat quotidien finit par encombrer l'espace de la chambre où il vit. Le monde ne paraît être constitué que par des ombres, comme le dit encore un autre sujet.

Être exposé à l'inexistence de l'Autre sans la médiation d'un discours peut ainsi se manifester dans le registre du lien social – « Même quand je suis avec les autres, je suis seule. C'est une solitude avec les autres », dit une patiente – ou dans le registre de l'activité : le sujet fait quelque chose, participe à la même activité, mais il n'y est pas – « J'ai plus le geste ou la parole de quelqu'un qui peint » déclare cet homme, à qui il arrive encore de peindre, au milieu de son inactivité.

De ce rapport direct à l'inexistence de l'Autre dérive également l'évanescence ou l'absence d'une identification symbolique dominante, d'un « trait unaire » relevant d'un discours, qui ancre les diverses identifications, changeantes ou imaginaires. Ainsi un sujet, Sébastien, peut ne voir dans le miroir qu'une image vide. « C'est moi, mais ce n'est personne. » Ce qu'il éprouve devant le miroir disparaît, cependant, quand quelqu'un lui parle. « On me parle, donc j'existe[8]. » Tel autre sujet, par contre, s'affole dès qu'il est en groupe, « parce que, dit-il, je m'identifie tour à tour aux personnes qui parlent ». Parfois, c'est sous la forme d'une remise en cause soudaine ou réitérée des attaches et des inscriptions sociales que l'inconsistance du discours peut se manifester. Un homme peut ainsi venir demander de l'aider à choisir et à ne pas tout laisser tomber d'un coup, comme il l'a déjà fait, sans raison ou au hasard d'une rencontre, au niveau du boulot ou du domicile, simplement parce qu'il se dit : « Je suis ici et je pourrais être ailleurs. » Très jeune, l'idée qu'un rien pouvait tout faire basculer était déjà très présente, par exemple lorsqu'il passait sur un pont avec sa moto. Enfant, il jouait à se lancer contre le mur avec son vélo, il rebondissait et aimait ce moment de suspens où tout pouvait basculer, passer de l'être au non-être[9]. Claude, quant à lui, n'a de cesse de formuler des fictions de projets contraires : « Être SDF, ne jamais être sûr du lendemain, voyager d'un lieu à l'autre ou prendre un appartement et économiser. » Ce qui a l'air d'être des vérifications ou des hésitations évoquant la névrose obsessionnelle ne témoigne pas de l'indétermination foncière d'un désir qui, pour ne rien perdre, campe sur le doute, mais manifeste plutôt une succession de déterminations qui manquent de l'arrimage d'une cause du désir en tant que telle, fût-elle celle d'un « objet anal ».

8. M. Aure-Chuecham, « Le semblant comme élément stabilisateur dans la psychose », *La lettre mensuelle*, ECF, 197, p. 23.
9. C. Siret, « L'existence d'un doute », *Les cahiers de la clinique analytique*, Section clinique de Bordeaux, 5, 2001, p. 55-58.

La trame de la réalité comporte intrinsèquement l'absence d'un terme ultime qui puisse valoir comme garantie, fondement, point au-delà duquel il est impossible d'aller, sauf à en mettre un à la place, qui en fasse fonction ou qui en ait l'air, alors qu'il ne l'est pas. Ainsi dans la parole, qui n'a pas de garantie en dehors de la parole elle-même, la bonne foi et la confiance sont indépassables : dans le discours et dans le lien social, on s'en contente. De même, l'engagement et la promesse se posent toujours dans une dimension de pari et de contingence. Mais, au-delà ou en dehors du discours, au-delà de ces semblants, la décision à prendre peut exposer à l'abîme de l'inexistence de l'Autre, à l'absence d'Autre de l'Autre, qui pousse désespérément à y trouver un fondement. Ainsi, cet homme rencontre un insupportable absolu dans la décision qu'il va devoir prendre dans un délai de quelques jours, celle de se marier ou non [10]. Non pas qu'il hésite entre deux femmes ou entre celle-ci et une autre possible, car c'est vers la même femme que vont son désir sexuel et son amour. Non, il interroge plus radicalement ce qui peut fonder et valider un engagement, ce qui peut donner à cet engagement, qu'il s'agit de prononcer devant Dieu, un caractère absolu. Quel objet, ici quelle femme, peut se présenter au choix avec un tel caractère d'absolu au point de déterminer et donc d'annuler le choix lui-même ?

E. Minkowski avait déjà relevé, dans son ouvrage classique sur la schizophrénie, l'importance du phénomène de l'interrogation [11]. La question de Pascal peut parfois porter, avec un accent plus ludique, sur la suite des nombres : « Qu'est-ce qui fonde le fait que le trois précède le cinq ? » ou sur la perception des objets. Mais c'est plutôt avec inquiétude qu'un autre sujet se demande comment savoir si on est le jour ou la nuit, comment saisir l'instant où l'on peut dire avec certitude « le jour se lève [12] », puisque ce « passage » de la nuit

10. P. de Georges, « Un amour absolu », dans *L'amour dans les psychoses*, Institut du Champ freudien, publication interne, 2002, p. 135-140.
11. E. Minkowski, *La schizophrénie*, Paris, Desclée de Brouwer, 1953, p. 165.
12. J. Borie, « Temps éternel ou temps maniable », *La lettre mensuelle*, ECF, 198, p. 28-32.

au jour en tant que distincts comporte une discontinuité, un hiatus, un saut qu'il est impossible de remplir par un terme. Un patient de Minkowski, par contre, a l'idée de laisser un « jour-tampon » entre le passé et l'avenir : « Pendant cette journée, je cherche à ne rien faire du tout. Je suis ainsi resté une fois vingt-quatre heures sans uriner [13]. » Un garçon de 19 ans, lui, qui porte sur ses poignets des traces de brûlures profondes, faites avec des cigarettes [14], soumet tout énoncé à l'épreuve d'un « pourquoi » sans fin. « Qu'est-ce qui me prouve que j'existe ? » dit-il, mais aussi, au-delà même du *cogito* de Descartes, « Qu'est-ce qui me prouve que je pense ? » Rien dans le langage n'offre, en effet, de point de butée, de premier ou de dernier mot ; rien n'est fondé sur une vérité ultime d'où toutes les propositions tireraient leur évidence, sauf sous la forme d'un postulat. « On peut donc toujours poser un pourquoi », ainsi qu'il le dit. Il arrive cependant que son rapport à l'inconsistance de l'Autre ne se maintienne pas dans le registre de cette ironie philosophique, mais que l'angoisse l'envahisse, lorsqu'il touche à l'absence de limites dans l'espace et dans le temps, ou entre la vie et la mort : puisqu'il n'y a pas de point fixe, de point d'arrêt, tout est continu, tout peut continuer indéfiniment.

Tantôt c'est la pensée qui défile sans pouvoir s'arrêter à une signification, une conclusion, une réponse, même temporaire ; tantôt ce sont les mots qui s'entassent, les idées qui ne se différencient pas les unes des autres : « Je ne peux plus en faire le tri. » Ou bien encore, c'est le langage qui est « bloqué » : l'instant de l'intervalle, du passage d'un mot à un autre, d'une phrase à une autre, n'étant pas habité par une tension, une gravitation causée par un objet *a*, chaque mot est comme en arrêt sur lui-même.

13. E. Minkowski, *op. cit.*, p. 92.
14. A. Menard, « Une porte dans le désert », *La lettre mensuelle*, ECF, 210, p. 21-23.

Hors discours

Ce n'est pas que quelque catégorie mentale fasse défaut au sujet, c'est plutôt qu'il est pris, comme tout être parlant, dans le langage, dans la trame linguistique de la réalité, mais sans la médiation d'une croyance, sans le secours d'une signification des mots fixée par leur usage à l'intérieur d'une communauté. « Sans le secours d'aucun discours établi », comme le formule Lacan [15], il est exposé au réel du langage, il en rencontre trop crûment l'absence de référent, l'absence de principe d'unification, la dispersion. Tout ce qui a l'air d'être un référent ou un principe lui apparaît pour ce qu'il est, une fiction, un artifice, un trucage. Mais il paye alors d'un radical être hors jeu ou « hors discours » son implacable lucidité. L'ironie, plus ou moins féroce, à l'égard d'autrui, de la société et de ses emblèmes, des choses de la vie en général, est dénonciation de leur fausseté et de leur vacuité. « Tout est masque », déclare cette jeune femme, qui dit en même temps de son corps qu'il est mort, au moment où, avec l'équipe soignante, elle tente de mettre en route un projet de réinsertion professionnelle. Et quand ce n'est pas l'ironie, c'est une radicale incompréhension qui frappe alors le rapport à la réalité. Une analysante disait avoir l'impression que les autres disposent d'une clé qui leur permet de comprendre, d'avoir un avis, un point de vue, alors qu'elle doit faire un effort intense pour simplement saisir ce qu'on lui dit [16]. Le témoignage d'une jeune femme, recueilli et commenté par le psychiatre allemand W. Blankenburg sous le titre *La perte de l'évidence naturelle* [17], en constitue également une illustration remarquable. Ici aussi, la racine des différents phénomènes cliniques est à rapporter à ce que la patiente elle-même appelle la perte de l'« évidence », mais qui est aussi bien le manque d'un « point de vue ». Hospitalisée à la suite d'une

15. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, 4, 1973, p. 31.
16. P. Cullard, « J'ai un pied dans le néant », textes préparatoires aux Journées de l'ECF, « Quand les semblants vacillent », octobre 2000, p. 42.
17. W. Blankenburg, *La perte de l'évidence naturelle*, Paris, PUF, 1991.

tentative de suicide qui venait marquer son désistement définitif par rapport à des essais d'insertion dans le monde du travail comme dans le monde tout court, elle pourra faire état de l'incompréhension des actes les plus quotidiens : « Les choses simples – par exemple, comment on remercie, comment on se lave, etc. Pourquoi fait-on telle chose ainsi et pas autrement ? », qui l'a toujours fait se sentir comme « n'étant pas humainement à la hauteur ». Tout ce que la patiente citait n'était manifestement pas assez simple pour désigner ce qui lui manquait. « C'est comme si je n'avais pas compris quelque chose, mais que je doive continuer à en discuter. Pour avoir au moins un contact avec les autres personnes, je dois connaître et avoir compris certaines choses. Sans quoi je me sens à nu, en désaccord avec moi-même [18]. » C'est pourquoi tout est alors si vide [19], en même temps que tout fait l'objet d'un questionnement sans fin, d'un « devoir-penser » permanent [20].

Il s'agit moins d'un déficit de la connaissance que d'un excès, un excès de réalisme pourrait-on dire. Ce n'est pas que le sujet ne perçoive pas la réalité telle qu'elle est ou imagine des choses qui n'existent pas, c'est plutôt qu'il expérimente, trop sans doute, la structure d'inexistence de ce qui constitue la réalité proprement humaine, la structure de fiction, au sens de Bentham, de ce qui en fait la trame et l'épaisseur. Tout le régime symbolique de la vie humaine apparaît comme foncièrement vide, désinvesti, inconsistant.

Mais c'est aussi le corps propre qui apparaît comme non habité, non arrimé, réduit à une sorte d'enveloppe vide, extérieure au sujet. Ce qui peut arriver au corps comme accident, outrage ou atteinte, ainsi que Lacan le relève à propos d'un épisode de la jeunesse de James Joyce, laisse le sujet dans une plus ou moins grande indifférence, comme s'il ne s'agissait pas de lui, comme si ce corps n'était pas le sien. Contrairement au « narcissisme » du paranoïaque qui ne souffre pas le moindre

18. *Ibid.*, p. 80.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*, p. 82.

manque de respect ou la plus petite bousculade, le corps schizophrénique apparaît comme disjoint de l'être du sujet, d'une manière analogue à la labilité de ses identifications. Il peut donner l'impression tantôt de se mouvoir comme un automate, tantôt d'avoir à emprunter un mode d'emploi ou une façon de faire qui tient lieu d'un réglage spontané. Il peut, par exemple, avoir recours à des protocoles, des rituels ou des scansions temporelles qui confèrent à tel ou tel organe un semblant de fonction. Lorsque le corps dénaturé et déréglé par le signifiant ne reçoit pas d'un discours un fonctionnement unifié et réglé par le principe de plaisir, il apparaît à la fois comme détaché du sujet, non habité et comme soumis à une significantisation dispersée des organes, hors unité corporelle, faute du principe de sa localisation dans le « hors corps » de la fonction phallique. Il est alors soumis plutôt à un essaim de signifiants qu'à un signifiant-maître [21].

Par contre, hors de la dimension de l'Autre comme dimension de discours, le corps, tout comme le langage, n'en acquiert qu'une plus terrible incidence et présence. Au vide libidinal sur le versant du semblant, répond, sur le versant du réel hors discours, un retour de la jouissance qui envahit le corps et les mots. À cet aspect de la schizophrénie, la psychiatrie phénoménologique, faute de suivre Freud sur la notion d'une causalité libidinale, n'aura pu que rester relativement fermée.

Le vide et le réel

La transposition de la jouissance dans un régime de semblant interdit la jouissance, « l'inter-dit » aussi, au sens de la situer désormais entre les lignes et dans les sous-entendus du discours. Cela ne s'opère que lorsque le signifiant se substitue à la Chose, est « meurtre de la Chose », est la Chose effacée. Mais lorsque ce transfert ne s'effectue pas, que le signifiant n'est pas la métaphore de la chose, d'une part, la

21. Selon une distinction reprise par J.-A. Miller, dans « Les embrouilles du corps », *Ornicar ?*, 50, 2002, p. 237.

dimension du semblant se présente comme purement vide, n'enserre aucune « cause du désir » et, d'autre part, le signifiant perd toute réalité de signifiant pour devenir lui-même chose, tend à rejoindre le réel, à être réel. Le symbolique ne refrène ni ne traite sous la forme de discours aucune jouissance, et du même coup, la langue et le corps passent dans le réel, « hors discours ».

Dans le régime paranoïaque de la psychose, la jouissance et le signifiant ne sont pas simplement identiques : le sujet identifie la jouissance dans le lieu de l'Autre, il n'identifie pas la jouissance et le lieu de l'Autre [22]. Ce que l'Autre veut dire, la chose à quoi il fait allusion reste obscure, tout en concernant personnellement le sujet. L'Autre ne se résorbe pas dans l'Un de la jouissance, et c'est pourquoi la notion d'Autre vaut dans la paranoïa. Une forme de transfert y est présente, même si le sens de ce transfert est inversé, puisque c'est l'Autre qui s'intéresse au sujet, qui l'aime ou qui se moque de lui. C'est de l'Autre que part la demande, comme c'est sensible dans cette forme d'adresse : « Est-ce que vous voulez me parler ? » au lieu de : « Est-ce que je peux vous parler ? » Cette altérité de l'Autre permet ainsi de localiser le retour de la jouissance dans le réel, à une certaine distance du corps et du langage, pour ainsi dire. La paranoïa, en ce sens, constitue comme un écran par rapport au retour diffus et sans médiation de la jouissance dans le corps et dans les mots.

Par contre, dans le régime schizophrénique, la jouissance et le signifiant font un, « tout le symbolique est réel [23] ». Au lieu de constituer une mise à distance ou une négativation de la jouissance, la parole est elle-même ce par quoi le sujet se confronte à la jouissance, comme le montrent ces deux phénomènes majeurs que sont le silence, d'une part, et le caractère intrusif insupportable de la langue, d'autre part. Si le signifiant n'a pas pour propriété d'annuler la jouissance du vivant pour la projeter dans la dimension d'idéalisation et de

22. J.-A Miller, « L'orientation lacanienne », cours de 1981-1982, leçon du 26.05.82 (inédit).
23. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 392.

semblant du discours, mais a lui-même la propriété de la chose, est lui-même jouissance, alors il n'y a plus à parler, il n'y a plus rien à dire, puisque la chose est déjà là. Le mutisme schizophrénique contraste ici avec le côté bavard de la paranoïa où, l'écart entre jouissance et signifiant n'étant pas tout à fait supprimé, la jouissance ne cesse pas de parler, de vouloir dire, de faire des allusions. Le lieu de l'Autre fourmille de signes, de sous-entendus, d'intentions, alors qu'au sujet schizophrène, il ne dit absolument rien.

Mais, du même coup, si elle est la jouissance même, si elle annule la nécessité de la parole, la langue devient elle-même dans la schizophrénie quelque chose de réel, le partenaire intrusif. Les mots restent physiquement bloqués dans la gorge, par exemple. Ils deviennent ce dont le sujet doit se débarrasser, comme le montre, dans sa forme la plus évidente, la rayure incessante du jeune sujet autiste [24] ou, sous une forme plus intérieure, ce dont le sujet doit modérer la virulence, comme c'est le cas pour ce sujet contraint d'affubler d'un diminutif certains verbes, le verbe « mordre », par exemple, qu'il doit penser comme « mordiller ». Aussi est-il obligé de mettre à l'imparfait les verbes qui sont insupportables pour mettre à distance leur intrusion [25]. Le travail de Wolfson, qui a écrit sur cette langue « hors discours » en se servant de l'écriture des mots dans diverses langues pour traiter la férocité de sa langue maternelle, en est un exemple majeur. Le *Finnegan's wake* de Joyce est sans doute l'invention la plus éclatante dans le traitement d'une langue invasive, au point de venir constituer pour son auteur une sorte de nouveau nom propre, tenant lieu de celui qui était, pour lui, forclos.

De même, si dans le registre narcissique ou identificatoire, qui est un registre de discours, le corps se présente comme extérieur au sujet ou comme un automate sans vie, dans le registre « hors discours », il n'est que trop éprouvé, trop identique à sa chair, trop immanent à son être de jouir. D'un côté,

24. E. Laurent, « Le trait de l'autiste », *Les feuillets du Courtil*, 20, 2002, p. 7-15.
25. J. Borie, *op. cit.*

c'est comme si le sujet n'avait pas de corps ; de l'autre, comme s'il était son corps. L'impossibilité de se séparer, par exemple, de diverses formes de déchets qui incarnent cet être et la nécessité, en même temps, de s'en séparer ou de s'en extraire par des moyens réels, qui vont jusqu'à l'automutilation, témoignent alors de cette immanence de la jouissance dans le registre du réel, qui laisse, d'une part, la dimension narcissique complètement vide et, d'autre part [26], « réellise » les caractéristiques du symbolique. Ainsi, tel sujet peut transporter avec lui, de lieu de résidence en lieu de résidence, le même oreiller, réduit désormais à une grosse boule malodorante, dont il refuse de se séparer ne fût-ce que pour la faire laver, comme il refuse de se laver lui-même, alors que tel autre est poussé à se laver sans cesse et à s'arracher les poils autour de l'anus, car ce qui sort de son corps : la sueur, le gras de sa peau « pollue la matière », dans une tentative de soustraction dans le réel de la « poisse » qui l'habite, quand il n'est pas tenté de « se jeter lui-même par-dessus bord, pour mettre un terme à un goût à rien [27] ». Parfois, c'est la certitude d'une difformité ou d'une laideur ineffaçable qui témoigne d'un réel non négativé du corps que l'imaginaire ne parvient pas à voiler. La présence d'un semblable, qui vient en quelque sorte renforcer, voire remplacer une image du corps qui n'a pas de prise sur son réel, peut, dans certains cas, constituer un recours. Chez tel sujet, par exemple, les gastralgies et les fourmillements dans son corps, qui avaient provoqué sa première crise d'angoisse, disparaîtront quand un ami viendra habiter avec lui [28].

Dans la schizophrénie, le corps montre que le sujet ne joue pas sa partie avec l'Autre, ou que la partie qui a l'air de se jouer avec l'Autre est radicalement jouée avec la jouissance, sauf que la jouissance n'est pas ici convertie en un vide pulsionnel, en une vacuole signifiante à l'intérieur d'un discours, mais qu'elle reste immanente au réel.

26. J.-A. Miller, « La matrice du traitement de l'enfant au loup », *La lettre mensuelle*, ECF, 73, p. 13-18.
27. Y.-C. Stavy, « Substance et matière », *La lettre mensuelle*, ECF, 189, p. 30-33.
28. F. Grasser, « Au-delà de l'"ennui" », *Appliquer la psychanalyse*, Bibliothèque des Confluents, ACF-Ile de France, 2002, p. 35.

Orientation de la pratique

Il ne pourrait être ici question d'exposer tous les cas de figure et les degrés de gravité de la clinique de la schizophrénie. Il s'agit surtout de donner une idée de l'orientation générale que comporte sa reprise dans le champ de la psychanalyse, en tant que préliminaire « à tout traitement possible ». Penser la schizophrénie aujourd'hui, comme il a été dit plus haut, implique d'abord de la resituer dans le champ de ces « maladies » de la condition humaine que sont les divers régimes de la libido, dont les névroses et la paranoïa ont été les premières formes explorées. Une fois la schizophrénie rendue à son statut subjectif, il s'agit de repartir de là et d'appliquer à la pratique de la psychanalyse, avec des sujets psychotiques, les conséquences de l'inconsistance des discours et du statut réel du symbolique que la schizophrénie même révèle. Considérer que la psychose comporte le défaut du nouage de la dimension symbolique, de l'imaginaire narcissique et du réel de la jouissance, constitué par le Nom-du-Père, ou considérer que le Nom-du-Père supplée lui-même à un nouage inexistant, n'ouvre pas à la même perspective thérapeutique. Dans le second cas, il est en effet possible de parier sur d'autres opérateurs pouvant suppléer, au même titre que le Nom-du-Père, au nœud structurel qui manque.

Dans un temps fondé plutôt sur la considération du versant de la psychose qui comporte la dimension de l'Autre – versant de la paranoïa –, la pratique pouvait être portée à prendre appui sur le vecteur de la parole et de la symbolisation, dans la perspective d'une sorte d'« œdipianisation » de la psychose. La perspective change sensiblement lorsque le symbolique n'est plus seulement conçu dans sa valeur d'annulation de la jouissance, mais prend lui-même, dans son réel, dépouillé de sa fonction sémantique, valeur de jouissance. Dès lors, la pratique ne peut plus prendre appui sur les vertus de la parole et du symbolique, censées obtenir cette annulation de la jouissance, mais elle doit se guider sur les modalités de son traitement « hors discours » que le sujet

lui-même produit et subit à la fois. Elle n'est plus axée sur les questions du type : « Qu'est-ce que ça veut dire ? », « qu'est-ce qu'il exprime ? », « quel message nous adresse-t-il ? », mais plutôt sur des questions du type : « Qu'est-ce qu'il traite ? », « à quoi cela lui sert-il ? », « quelle est la fonction (et non pas quel est le sens) de ce comportement, de ce geste répété ? » Il peut s'agir, par exemple, d'un phénomène somatique, de la nécessité d'éliminer toute trace de transpiration ou de pilosité du corps, de pratiques d'écriture, de comptage, de classification, d'un traitement lexical ou grammatical de la pensée (comme dans le cas de « mordiller »), de la nécessité d'extraire de chaque chose une marque qui permette de la différencier (la date de péremption d'un produit alimentaire, par exemple), de recueillir des fragments de verre destinés à former un miroir « de récupération », etc. Ces formes de traitement, inventées par le sujet, peuvent nous inspirer et nous guider dans l'accompagnement que nous lui offrons.

La dimension de l'interprétation et du sens s'avère inefficace, quand elle n'est pas menaçante ou intrusive, lorsqu'un autre registre du langage est en cause que celui de la signification. Avec la schizophrénie, nous touchons au registre de cette connexion immédiate du langage et du corps, du signifiant et de la jouissance, qui est ouvert à des réalisations créatives, mais aussi à des conduites ravageantes pour le sujet ou pour l'entourage.

Il s'agit donc de déplacer l'axe de la thérapeutique, dans le fil même des solutions tentées par le sujet, d'une dimension sémantique à une dimension pragmatique du langage, à une dimension où le langage a lui-même un statut d'instrument, d'objet, de lettre. Le but est de trouver des connexions du symbolique et du corps, alternatives à celles qui se branchent directement sur les organes, qui incluraient une médiation davantage d'ordre imaginaire ; d'obtenir d'autres localisations de la libido qui pourraient faire fonction de point d'arrêt, de point de capiton, autres que le passage à l'acte ; de favoriser un déplacement de la « séparation » vers des pratiques qui seraient plus de l'ordre du semblant.

Notons enfin, pour conclure, que cette accentuation de la dimension pragmatique de la pratique analytique, corrélée au versant schizophrénique de la psychose, n'est pas sans avoir des répercussions sur la pratique de la psychanalyse avec des sujets psychotiques en général. L'incidence de la jouissance dans la parole elle-même, révélée par la schizophrénie, est également en jeu sur le versant paranoïaque de la psychose. Au praticien d'en tenir compte dans la position qu'il occupe dans le transfert comme dans ses interventions.